

ARMEL KERFRANC, TAVERNIER A BERRIC

Par le passé, bien des épidémies qui ont perturbé la marche des affaires. A Berric, une figure locale pourtant respectée en fut victime en son temps. Aujourd'hui encore, une des principales rues de la commune porte le nom de son illustre famille : la rue De Kerfranc.

Au XVIIème siècle, Armel de Kerfranc, comme de nombreux nobles de son époque, défavorisés par les règles de l'héritage car appartenant à la branche cadette s'était vu appliqué le principe de la dérogeance. Principe selon lequel la noblesse sans fortune, dite « dormante » devenait libre de se livrer à une activité commerciale ou agricole.

Armel ôta la particule de son nom et devint Armel Kerfranc tenancier d'une taverne réputée dans la paroisse et bien au-delà.

En fait, il s'agissait d'une véritable auberge. On s'y restaurait, s'abreuvait et s'y reposait. A l'étage cinq chambres accueillait les voyageurs, pour la plupart commerçants et acheteurs au marché de Questembert. Au printemps, lors de la célèbre foire de Berric, les affaires étaient si florissantes que le nombre de places devenant insuffisant, le grenier se transformait en dortoir. Parfois s'y s'entassaient jusqu'à cinquante clients !

Âgé d'une quarantaine d'années, il avait transformé en taverne une annexe du château située au centre du village délaissée par son frère. Il géra son affaire de telle manière qu'au fil des années son succès se confirma. Il savait se faire apprécier de ceux qu'il hébergeait grâce à un savant cocktail mêlant son allure joviale et cet inimitable relent d'éducation issue de son milieu d'origine. Cela lui conférait une aimable originalité. Bedonnant, comme se doivent de l'être les aubergistes qui font honneur à leur maison, il recevait le chaland manches retroussées au dessus du coude, été comme hiver, la taille ceinte d'un tablier en toile grise. Il passait méthodiquement de table en table en adressant à chacun une boutade qui enchantait les voyageurs qui s'en trouvaient honorés.

Dans la paroisse, chacun le respectait ou le craignait, c'était selon. Ses liens de parentés avec le marquis de Kerfranc avaient contribué à cette reconnaissance. Le rôle de chef des fidèles lui avait été attribué le plus naturellement du monde. Connaissant le moindre détail de la vie de chacun, il ne se privait pas d'exercer une certaine terreur chez ceux qui étaient tentés de le contrarier. Il lui suffisait de suggérer pouvoir révéler ce qu'il savait d'eux pour que subitement leurs velléités à son encontre s'estompaient.

Lorsque le recteur lui reprochait certains accommodements offerts à ses clients et que l'Église ne pouvait approuver, dû moins ouvertement, il lui suffisait d'offrir quelques verres pour le convaincre d'adhérer à son point de vue. Pour les sujets délicats, Armel avait le don de remplacer le cidre par le vin, n'hésitant pas à céder, si cela n'était pas suffisant, une motte de beurre en supplément.

En ce temps là les curés étaient plus proches du peuple que des évêques qui les snobaient et leur fréquentation des tavernes était chose courante.

Quelques broutilles mises à part, rien ne venait contrarier la bonne marche des affaires, Armel, avec aisance savait parfaitement tourner les situations à son avantage sans pour autant susciter de réprobation. Il n'était plus tout à fait noble, mais en conservait des stigmates. Il n'appartenait pas au clergé mais en était intimement lié. Il venait de plonger dans le peuple sans en faire encore totalement partie.

Son histoire n'aurait pas mérité d'être racontée si le 25 avril 1689 un événement inattendu ne s'était produit.

Un client se trouva fort mal en point dans la chambre n°4.

Isabeau, la servante, l'ayant découvert prévint Armel qui accouru. Attaché à la réputation de son auberge, plus réflexe que par raisonnement, il lui ordonna de ne point ébruiter la nouvelle. Il craignait que le malade soit atteint de la scarlatine. Quelques jours auparavant il avait surpris une conversation entre deux voyageurs selon lesquels une épidémie fait des

ARMEL KERFRANC, TAVERNIER A BERRIC

ravages du côté de Vannes et du Croiser, aussi, lorsqu'elle émis l'idée d'aller quérir un médecin, Armel s'y opposa fermement.

- «Mieux vaut le reconduire chez lui... » lança-t-il.

Le voyageur venait de Vannes. Il ordonna à Isabeau de se rendre chez Jehan Pommarec, un des métayers du château avec lequel il était ami, et, sans en donner le motif, lui demander d'atteler une paire de bœufs à sa carriole.

Il referma la porte de la chambre et redescendit dans la salle reprenant son attitude joviale comme si de rien n'était.

En milieu de matinée, Jehan arriva accompagné d'Isabeau. L'auberge s'était vidée. Discrètement, par une porte dérobée donnant sur une arrière cour, ils aidèrent le malade à descendre et l'installèrent dans la carriole.

Armel les laissa tous trois partir en direction de Vannes. Il se remit au travail de la façon la plus ordinaire.

A peine un mois plus tard, Firmin, maréchal-ferrant revenant de chez Jehan fit une halte à l'auberge. Il apprit à Armel qu'il luttait contre la maladie de la scarlatine, qu'il était si mal en point qu'il serait surpris s'il s'en remettait.

Tétanisé, un frisson le traversa. Firmin s'en aperçu et connaissant leur amitié, lui demanda quand il l'avait vu pour la dernière fois. Il ne répondit pas et se contenta d'un geste évasif.

Le soir lorsqu'il se retrouva seul, il s'assied, pris sa tête dans ses mains et tenta de réfléchir : Si Jehan avait contacté le virus en ramenant chez lui le malade ?

Il prit conscience que Isabeau était également absente depuis une semaine. Elle avait prétexté de la fatigue. Cela l'avait irrité. Il en avait conclu à de la fainéantise... peut-être étais-ce plus grave ?

Il ne savait que faire.

Devait-il suivre les instructions officielles et déclarer la présence du malade qui avait passé une nuit à l'auberge ? Peut-être était-il atteint du virus ? Mais il lui serait alors demandé de justifier sa démarche tardive, de s'expliquer sur ce qu'il en avait fait. Voilà qui le mettrait dans bel embarras, sans compter de lourdes conséquences possibles : la fermeture de la taverne durant plusieurs semaines, d'importants frais de désinfection qu'il faudra engager et peut-être même d'autres sanctions.

Lui, qui venait de beaucoup dépenser pour la réfection d'une annexe savait que ses ressources étaient exsangues. Ne risquait-il pas d'être conduit à la faillite ?

Le plus simple serait de continuer à ne rien dire, de poursuivre comme si de rien n'était et de faire confiance à la Providence. Ceux qui seraient infectés ne pourront jamais prouver qu'ils l'ont été chez lui. Qui pourrait douter qu'une auberge aussi réputée que la sienne puisse être malsaine ? Ce serait lui faire affront.

Mais à cet instant il revit le visage de Jehan, puis celui de Isabeau. Eux savaient ce qu'ils avaient fait. Ils pourraient parler. Il les voyait comme s'ils avaient été là, présents devant lui. Il lui semblait qu'ils le regardaient réprobateurs, l'épiaient, le visage rayé par un de ces sourires crispés et vengeurs qui le firent frissonner. Il les entendait le traiter de lâche, de criminel même.

Alors il se résigna à la solution qui lui apparaissait comme étant la plus raisonnable, la plus responsable : dès le lendemain il irait signaler son établissement, le fermerait et s'arrangerait pour organiser la désinfection, qu'importe les conséquences !

ARMEL KERFRANC, TAVERNIER A BERRIC

Il monta se coucher résolu et déterminé.

Lorsqu'il se réveilla des doutes ébranlaient ses bonnes intentions de la veille.

Sa détermination était moins affirmée. Il se répétait que ce Firmin, maréchal-ferrant n'était pas médecin. Comment pouvait-il être aussi certain que c'est du virus de la scarlatine que Jehan est atteint? Comment pouvait-il être aussi affirmatif sur son état de santé ? Peut-être n'est-ce pas si grave, et si son mal était bénin ?... De plus, en allant chercher son bois, il a croisé Isabeau qui lui dit aller beaucoup mieux...

N'était-il pas prématuré d'aller se dénoncer ? N'allait-il pas commettre une énorme bévue en engageant des démarches qui allaient perturber la bonne marche de son affaire ?

Il descendit dans la salle de l'auberge qu'il trouva comble. On riait, on s'invectivait et plaisantait comme les autres jours. Tous paraissaient bien reposés, prêts à vaquer à leurs occupations.

Alors Armel s'en trouva réconforté. Il lui semblait se réveiller après un cauchemar, « un mauvais rêve » comme il plaisait à se le répéter. Certes il y avait eu ce malade dont il ne savait ce qu'il était devenu. Certes, il y avait eu cette conversation surprise entre les deux voyageurs, puis entendu chez d'autres ensuite, mais ce n'était pas à Berric même. Désormais il était convaincu qu'il valait mieux se taire.

Il en oublia ses bonnes résolutions de la veille.

Deux mois s'écoulèrent, le virus continuait à se propager, il y avait eu trois décès à Berric, cinq à Questembert et bien davantage à Vannes, mais Armel persistait dans son déni jusqu'au matin où le palefrenier de Jehan vint lui annoncer la mort de son maître. Ce fut un « coup dur », un sévère rappel à la réalité. Il s'en voulait de ne pas lui avoir rendu visite. Il s'était tellement persuadé de l'exagération des propos de Firmin, qu'il s'était convaincu que le mal qui l'avait frappé ne pouvait être grave, mais il savait aussi qu'il y avait eu ce contact avec le malade. Jehan ne risquait-il pas de lui reprocher le manque de précautions avec lequel il l'avait laissé le transporter ?

Alors, comme pour se donner bonne conscience et se racheter auprès de la famille en deuil, il offrit d'intercéder auprès du recteur pour, qu'en tant que bienfaiteur de la paroisse, Jehan soit inhumé non pas dans le cimetière, mais dans l'église, avec les notables.

A cette époque le sujet était délicat, il faisait débat, notamment en période d'épidémie.

Le curé Brochard disait des messes chaque jour, convaincu que seule la puissance divine avait le pouvoir de mettre fin à l'épidémie qu'elle avait déclenchée pour punir les mauvais paroissiens, punition bien méritée selon lui. Lorsqu'il montait en chaire, ses prêches houspillaient ces mauvais chrétiens, à qui il reprochait de prendre d'insoutenables libertés avec la foi, d'oublier de prier assidûment, de commettre les plus délirants péchés. Il en déroulait une interminable liste si bien que ceux qui étaient présents repartaient avec au minimum une raison de se sentir coupables mais se rassuraient en se persuadant que la punition divine avait surtout pour origine l'attitude des mécréants absents.

Armel se sentait protégé par sa position pour deux raisons. L'une officielle, il était chef des fidèles et participait aux offices, l'autre officieuse, il subvenait avec largesse à l'entretien de l'église et de son recteur. Finançant les réparations de la première, nourrissant et abreuvant abondamment le second. Alors c'est fort embarrassé, qu'à la suite d'une messe, le curé Brochard l'intercepta et le convia à se rendre dans la sacristie.

ARMEL KERFRANC, TAVERNIER A BERRIC

Brochard était, comme tous les membres du clergé de cette époque « communautaire vis-à-vis des paysans, et contestataire vis-à-vis des pouvoirs »¹, ainsi c'est tout en nuances qu'il tenta d'amener Armel à renoncer à son projet d'inhumation dans l'église, tout en lui affirmant qu'il le comprenait, qu'il le remerciait au nom du Seigneur pour ses aides et que si cela n'avait dépendu que de lui, bien évidemment, il ne s'y serait pas opposé, mais qu'il fallait le comprendre, il subissait des pressions... qu'un « premier arrêt (qui) en interdit la pratique a déjà provoqué des troubles... à Questembert et à Sulniac »² et qu'il souhaite éviter qu'ils se produisent à Berric.

Il lui confiait ne pas vouloir aggraver davantage le conflit qui l'opposait à sa hiérarchie. Il avait été aperçu dans la foule qui avait invectivé et « agressé à coups de pierres »³ l'évêque de Vannes ce qui avait entraîné de sévères remontrances à son encontre.

En outre, venait de lui arriver la déclaration du Parlement de Bretagne datée 19 août 1689 stipulant que : « La plupart des fidèles sont portés à désirer être inhumés dans les églises et au lieu de contribuer à les entretenir et orner, ils les rendent non seulement malpropres, mais ils en ruinent le pavé d'une telle sorte qu'il en coûte beaucoup pour le réparer ».

Il en fit la lecture à Armel et insista sur le fait que c'était le cas pour l'église de Berric, qu'il se devait de l'admettre.

Armel s'emporta, désignant du doigt le vitrail du maître-autel où figure les armes de sa famille il lui rappela que si l'édifice existe, ses ancêtres y sont pour beaucoup et lança :

- « Fichtre, je te le remettrai ton dallage Curé Brochard comme chaque fois, ...s'il n'y a que ça qui t'ennuie ! »

C'est à ce moment qu'il eut une parole, dite avec calme teinté d'un brun de suspicion, qui choqua profondément Armel :

- « Je ne comprends pas ton obstination Armel, on dirait que tu as quelque chose à te faire pardonner ! »

Armel s'empressa de prendre congé, tant cette phrase atteignit sa conscience, il avait grande difficulté à masquer son trouble. Il aurait reçu un coup de massue qu'il n'en aurait pas été plus étourdi.

A compter de ce moment une question le tarauda. « Sait-il quelque chose ? »

Le lendemain il revint à la cure, effaçant de son esprit la conversation de la veille, il remit une bourse pleine au recteur en lui réaffirmant sa volonté de voir Jehan inhumé dans l'église.

Celui-ci fit une ultime tentative pour le convaincre d'y renoncer, mais la présence de la bourse sur la table le perturbait. Certes, il rappela sa crainte que cela ne favorise la propagation de l'épidémie, que la sépulture dans le cimetière serait gratuite, mais au fur et à mesure qu'il évaluait la valeur que devait contenir ce qu'il voyait posé devant lui son effort de conviction s'amollissait. Armel sentit s'ouvrir une brèche dans laquelle il s'engouffra.

Il feignit de se mettre en colère, s'opposa avec hargne et détermination lui, lança que, comme l'avait fait son aïeul Jean Boisel en 1626⁴, ici même à Berric, il était prêt, s'il le fallait, à forcer les portes de l'église pour que Jehan y soit enterré.

- « Ne te mets pas dans cet état, lui dit Brochard sur un ton apaisant, je vais voir pour cette fois, mais à l'avenir, il faudra bien que».

1 Emmanuel LEROY-LADURIE – Michel MORINEAU – « HISTOIRE ECONOMIQUE ET SOCIALE DE LA FRANCE » – second volume – PUF 1977, page 826

2 Jean QUENIART ,LA BRETAGNE AU XVIIIème siècle (1675-1789), Ouest-France Université, page 582

3 Jean QUENIART, LA BRETAGNE AU XVIIIème siècle (1675-1789),Jean Quéniart, Ouest-France Université , page 582

4 Alain Croix, « L'AGE D'OR DE LA BRETAGNE – 1532-1675 », Ouest-France Université - Page 326

ARMEL KERFRANC, TAVERNIER A BERRIC

Le jour même Armel, fier de sa victoire, se rendit l'annoncer à la famille de Jehan qui en fut honorée. C'est ainsi que le 21 août 1689 eut lieu la dernière inhumation dans l'église de Berric.

Hélas, la satisfaction d'Armel sera de bien courte durée.

Le nombre de contaminés ne cessait d'augmenter. Certains malades avaient soit séjourné, soit passé du temps dans la taverne. Ils la désignèrent comme étant un lieu de propagation.

L'état d'Isabeau s'était soudain aggravé.

Une rumeur selon laquelle un premier malade avait dormi à l'auberge se propageait. Armel tentait de dénoncer une calomnie, mais il n'était plus crédible.

Les clients commencèrent à se faire rares.

Armel devint nerveux. Il accusa Isabeau d'avoir parlé, s'interrogeait sur ce que Jehan avait dit avant de mourir, désignait au hasard tel ou tel qui lui voulait du mal, le jalousait. La pression devint si forte qu'il n'eut d'autre choix que de fermer.

Il fut prit dans une tourmente, certain lui reprochaient de d'adopter une attitude irresponsable similaire à celle des bourgeois du Croisic qui taisent ainsi l'épidémie en 1629⁵ « alors que les gens mouraient en grande quantité, personne ne disait rien à cause du trafic ! ».

Reclus dans son auberge vide, se sentant rejeté, accusé, dénigré, traqué, désespéré, son désir était de disparaître mais il ne savait où aller.

Les volets de l'auberge restèrent clos. Le village vint à s'inquiéter de ne plus voir Armel. Le recteur alerté, les habitants se regroupèrent devant la porte de l'auberge qu'on finit par enfoncer, mais il n'y avait plus personne. Il fallut se rendre à l'évidence Armel avait disparu.

Personne ne sut ce qu'il était devenu. Les rumeurs les plus folles circulèrent. Certains affirmaient qu'il s'était jeté dans le puits, on mena des recherches mais on n'y trouva rien, d'autres soutenaient connaître quelqu'un qui l'avait reconnu. Toutefois aucun ne citait le même lieu...

Les années passèrent, la taverne demeura abandonnée, personne ne voulant en reprendre l'exploitation. Peu à peu le bâtiment s'est délabré, les volets pourrissent, les tuiles volèrent à chaque tempête, puis le toit finit par s'effondrer et les murs couverts de lierre, de mousses et pariétaires s'écroulèrent à leur tour.

La ruine fut visible pendant plus d'un siècle jusqu'au jour où une municipalité nouvellement installée décida de la raser pour y construire l'actuelle mairie.

Ce ne sera que bien des années plus tard qu'un étudiant en histoire trouvera dans les archives la liste des naufragés du morutier de Saint-Malo « La Licorne »⁶, échoué au large de Belle-Ile en 1691 le nom d'Armel de Kerfranc. Une note indique que l'équipage composé de trente-cinq marins fut sauvé, sauf un : Armel de Kerfranc dit Le Marquis...

5 Alain Croix, « L'AGE D'OR DE LA BRETAGNE – 1532-1675 », Ouest-France Université - Page 327

6 Charles Floquet, « Belle-Ile Houat et Hoëdic », Éditions Keltia Graphic, 1996, p53